



CAILLOU QUI BIQUES!...

I

Au temps jadis, au temps où la forêt Charbonnière couvrait encore une partie de la Flandre, le village d'Autrepepe existait déjà et c'était, comme aujourd'hui, un village tout bleu.

Personne n'ignore qu'à Autrepepe, à cause de la grande carrière de pierres bleues, non-seulement les toits et les escaliers des maisons, mais encore les maisons, les pavés et la poussière elle-même, tout est bleu.

En ce temps-là, il y avait dans le village un ma-

gnifique château, bleu comme le reste, et le seigneur ne s'appelait pas autrement que le roi du Pays-Bleu.

Ce roi était un homme rude. Il n'avait point de plus grand plaisir que la chasse, et il passait des journées entières dans la partie de la forêt qui formait son domaine.

Un jour, un de ses gardes y alla et le soir il ne revint pas. Comme il ne revint ni le lendemain, ni le surlendemain, le roi en envoya deux autres à sa recherche. Chose étonnante ! on ne les revit pas non plus.

Le monarque alors rassembla tous les chasseurs du pays et leur ordonna de fouiller la forêt. Ils le firent, mais pas un ne revint, et il ne revint pas un seul chien de la meute que chacun avait emmenée.

Ce que voyant, le roi défendit qu'on remît les pieds dans la forêt dangereuse. A partir de ce moment, elle resta dans le silence, et sa solitude ne fut troublée que par un aigle ou un vautour qui parfois planait au-dessus de son feuillage tranquille.

II

Le roi ne chassait plus jamais de ce côté. Un jour pourtant, on lui fit don d'une balle enchantée et, en poursuivant un sanglier, il se laissa entraîner dans

la forêt. Il arriva bientôt à une mare profonde, où la bête se plongeait.

Son chien y fut avant lui et, à peine avait-il touché l'eau, qu'un bras en sortit, le saisit et le saqua au fond.

Cela fut si vite fait que le chasseur n'avait pas eu le temps d'épauler son arquebuse. Il n'en tira pas moins au juger. Soudain, au contact de la balle enchantée, l'eau bouillonna et se transforma en une vapeur opaque qui monta, monta et alla grossir les nuages ; l'étang était à sec.

Alors dans la vase le monarque aperçut un homme sauvage dont le corps semblait être de pierre gris-rouge. Cet homme avait de longs cheveux noirs qui lui couvraient le visage et descendaient jusqu'à ses genoux.

En ce moment, le roi fut rejoint par ses piqueurs. Tous ensemble s'emparèrent de l'homme de pierre, le lièrent avec des cordes et l'emmenèrent au château.

Le monarque le fit enfermer dans une grande cage de fer, qu'on plaça au milieu de la cour, et défendit, sous peine de mort, de lui ouvrir la porte.

— Donnez-moi la clef, dit la reine, je la mettrai sous mon oreiller.

On la lui confia, et dès lors chacun put aller dans la forêt en pleine sécurité.

III

Le roi du Pays-Bleu avait un fils qui était beau comme un rosier fleuri. Un jour que le jeune prince s'amusa à tirer de l'arc, sa flèche tomba dans la cage de l'homme de pierre. C'était une superbe flèche ayant un bout ou, pour mieux dire, un maquet d'argent et, au talon, des plumes de diverses couleurs.

— Rends-moi ma flèche, dit le prince à l'homme de pierre.

— Ouvre-moi la porte, répondit celui-ci, et je te la rendrai.

— Je ne puis, répliqua l'enfant; le roi l'a défendu sous peine de mort.

Et il s'en alla, laissant là sa flèche.

Le lendemain il revint la demander.

— Ouvre-moi la porte, dit l'homme.

Et le petit gars refusa encore une fois. Il aurait pu prier son père de lui faire rendre sa flèche, mais il craignait d'être fouetté pour avoir tiré sur l'homme de pierre.

IV

Le jour suivant, le roi étant allé à la chasse, son fils revint auprès de la cage et dit à l'homme :

— Quand je le voudrais, il me serait impossible de t'ouvrir. Je n'ai pas la clef.

— Elle est, répondit l'homme, sous l'oreiller de ta mère. Rien ne t'empêche d'aller la prendre.

L'enfant résista encore durant une heure au désir de ravoir sa flèche, puis il apporta la clef et ouvrit la porte.

L'homme sauvage sortit, rendit sa flèche à l'enfant et s'encourut. Le petit prince comprit seulement alors quelle faute il avait commise. Il cria :

— Hé! homme sauvage, ne t'en va pas ; si tu t'en vas, le roi me fera mourir !

L'homme de pierre revint :

— Mieux vaut être, dit-il, oiseau des bois qu'oiseau de cage. Viens avec moi, c'est le seul moyen que tu aies d'échapper à la mort. D'ailleurs, le fils de ton père n'y perdra rien.

Et, sans que le garçonnet y résistât, tant il avait peur de son père, l'homme le mit sur son épaule et s'enfonça dans la forêt.

☞ Au retour de la chasse, le roi vit la cage vide et

demanda à la reine ce qui était arrivé. Elle n'en savait rien. Elle courut à sa chambre et ne trouva plus la clef. On s'aperçut alors que l'enfant avait disparu. On l'appela, on visita la maison, on fouilla la forêt, tout fut inutile. Le roi et la reine devinèrent ce qui s'était passé, et il y eut un grand deuil dans le château royal.

V

L'homme de pierre emporta le jeune prince au fin fond de la forêt, à l'endroit où verdoie encore aujourd'hui le bois d'Angre et où le *Caillou qui bique*, autrement dit le rocher qui saille, dresse sa tête d'homme à plus de soixante-dix pieds dans la clairière.

L'enfant remarqua en effet que la crête du rocher avait une figure humaine, et que cette figure ressemblait vaguement à celle de l'homme de pierre.

Celui-ci l'endormit alors et plongea avec lui, près de là, dans le gouffre de l'Honneau, qu'on appelle le *Trou du Diable*. Il ouvrit la porte souterraine dont on voit les gonds quand l'eau est claire, descendit encore, arriva à une immense galerie et y déposa le petit gars.

Il l'y laissa dormir tout le temps que durèrent les recherches, après quoi il le réveilla; il lui montra des diamants, des rubis, des saphirs, des topazes, des émeraudes, des chrysolithes, puis il lui dit :

— Ces trésors sont pour toi, si tu sais les gagner. Tu seras plus riche à toi seul que tous les rois de la terre.

— Que faut-il faire ? demanda l'enfant ébloui.

— Tu vas l'apprendre.

L'homme sauvage le remonta sur la terre et le conduisit à vingt pas du gouffre, devant une fontaine dont l'eau roulait des paillettes d'or.

— Tu resteras assis toute la journée auprès de la Fontaine d'or, et tu prendras garde qu'il n'y tombe rien qui ternisse son miroir. Chaque soir je viendrai m'assurer que tu as bien exécuté ta consigne.

Et il se replongea dans le Trou du Diable.

VI

Le jeune prince s'assit au bord de la Fontaine d'or, et il prit garde que rien n'y chût. Il resta là six heures d'horloge sans bouger, ce qui était un grand effort pour un enfant vif et arpiant comme une potée de souris.

Cependant le temps lui durait, et il s'ennuyait

ainsi qu'une hirondelle en cage. Pour se distraire, il pourmirait son image, qui lui riait dans le ruisseau.

Comme il se penchait de plus en plus, afin de se voir le poupart des yeux, ses longs cheveux, qui flottaient sur ses épaules, tombèrent dans l'eau.

Il releva vite la tête, mais déjà ses cheveux étaient dorés et brillaient du plus vif éclat. Je n'ai pas besoin de vous dire si l'enfant fut désolé. Il prit son mouchoir et le noua autour de sa tête pour que l'homme de pierre ne s'aperçût de rien.

Celui-ci parut avant le soir, car déjà il savait tout; il dit au petit gars :

— Dénoue ton mouchoir.

Les cheveux d'or ruisselèrent sur les épaules, et le garçonnet eut beau s'excuser, l'homme de pierre n'en prononça pas moins son arrêt.

— Puisque tu n'as pas su gagner la fortune, tu vas aller par le monde apprendre ce que c'est que la pauvreté. Je ne veux point pourtant t'abandonner tout à fait. Lorsque tu auras besoin de moi, reviens ici et crie trois fois : « Caillou qui biques !... Caillou qui biques !... Caillou qui biques !... » Surtout retiens ceci : quand tu seras pour te marier, assure-toi que tu es aimé pour toi-même. Tu auras ainsi le bonheur, qui vaut mieux que la richesse.

VII

Alors le jeune gars s'en fut à l'aventure par la forêt profonde. Comme il avait l'âme résolue, il ne se tourmentait pas plus de son sort que les oiseaux des champs, qui ont le bon Dieu pour maître d'hôtel. Il arriva bientôt à un joli village où des fontaines jaillissantes et bondissantes entretenaient une verdure perpétuelle.

Tout y apparaissait du vert le plus tendre, et jusqu'aux maisons dont le toit verdoyait de mousse, et qui, du haut en bas, étaient tapissées de vignes grimpantes et verdissantes. Le château avait pour verte parure un lierre immense. Il se mirait dans un beau lac encadré par la forêt, et c'est pourquoi on l'appelait le château de Sebourg, qui, dans la langue du temps jadis, signifiait le château du Lac.

Le petit aventurier leva les yeux et vit à la fenêtre une jeune princesse d'une beauté merveilleuse. « Que n'est-ce là, s'apensa-t-il, celle qui doit m'aimer pour moi-même! »

Il entra dans le château et s'enquit du seigneur: on lui dit que c'était le roi du Pays-Vert. Il demanda si le roi pouvait lui donner du travail.

Les gens du château ne savaient trop à quoi l'em-

ployer. Ils l'arrêtrèrent pourtant, parce qu'il leur plaisait par sa figure fraîche et roselante.

Enfin le cuisinier le prit à son service, et le prince du Pays-Bleu fut occupé à tirer de l'eau, à fendre du bois et à recueillir les cendres chez le roi du Pays-Vert.

Craignant qu'on ne le ramenât à son père, il évitait avec soin d'attirer l'attention.

Il gardait toujours son bonnet enfoncé jusqu'à ses oreilles et, quand on lui demandait pourquoi il couvrait si soigneusement ses cheveux, il répondait qu'il n'avait point de cheveux, les ayant perdus par suite de maladie. Et de là vient qu'au lieu de l'appeler Clicquet, du nom qu'il s'était donné, les gens du château l'appelèrent Petit-Tigneux.

Ce surnom lui resta et, du plus loin qu'ils le voyaient, les domestiques, en manière de plaisanterie, imitaient le cri de la mésange, qui, comme chacun sait, fait toujours : *P'tit tigneux ! p'tit tigneux !*

VIII

Or, un jour il arriva que les valets ayant eu congé pour aller à la ducasse de Sebourquiau, le jeune prince resta seul au château avec le cuisinier, et fut chargé de porter les plats sur la table du roi.

Comme il gardait son bonnet sur sa tête, le roi lui dit :

— Quand tu sers à table, il faut ôter ton bonnet.

— Je ne l'ignore pas, sire, répondit Clicquet, et, si je le garde, c'est pour le respect que je vous dois. J'ai eu une maladie qui a fait choir mes cheveux, et je n'ose me présenter la tête nue devant vous.

Le roi gronda fort le cuisinier pour avoir pris à son service un garçon qui n'avait point de cheveux. Il lui ordonna de le renvoyer; mais le cuisinier eut pitié du petit gars et le donna au boulanger, qui le cacha dans son fournil. Le jeune prince l'y aida durant quelque temps, loin des regards du roi.

Un matin de juillet, comme il saquait de l'eau au puits, la chaleur était si grande, qu'il ôta son bonnet. Ses cheveux d'or dévalèrent sur ses épaules, et les rayons du soleil, en tombant dessus, allèrent se refléter dans les vitres de la chambre où dormait la belle Lauriane, la fille du roi.

La princesse fut réveillée par cette vive lumière. Elle se leva, s'habilla précipitamment et courut à la fenêtre pour voir ce que c'était; elle aperçut le jeune mitron avec ses cheveux d'or, et fut tout éblouie. Elle le regarda jusqu'à ce qu'il eût remis son bonnet, et alors, bien qu'elle fût très-fière et ne parlât jamais aux domestiques, elle lui cria :

— Eh! garçon, cuisez-vous aujourd'hui?

— Oui, mademoiselle, répondit Petit-Tigneux.

— En ce cas, apporte-moi une riboche.

C'est ainsi qu'on appelle chez nous une pomme enveloppée de pâte et cuite au four.

IX

Petit-Tigneux entra dans la boulangerie et y fit une riboche.

— Pour qui cette riboche ? lui dit le boulanger.

— Pour la princesse, qui me l'a demandée.

— Oseras-tu bien lui porter une méchante riboche d'un sou ? Faisons-lui plutôt un doré, une tarte ou une gohière.

— Non, dit Clicquet. Si elle m'a demandé une riboche, c'est qu'elle a envie d'une riboche et non d'une gohière.

La riboche cuite, il la porta, le cœur battant, à la belle Lauriane, qui lui dit brusquement :

— Ote ton bonnet. Il ne convient pas que tu le gardes en ma présence.

— Je ne puis, princesse, répondit Clicquet, je n'ai point de cheveux.

Mais elle prit le bonnet par la houppe, le lui enleva et déroula les boucles d'or sur les épaules.

Le jeune prince fit mine de s'enfuir ; la princesse le retint par la manche de sa veste et lui dit :

— Qui es-tu ? Pourquoi as-tu menti et d'où vient que tu as des cheveux d'or ?

A toutes ces questions Petit-Tigneux ne répondit que par le silence. Il ne voulait pas avouer son secret, et de plus il était interdit par la grande beauté de la princesse. Voyant qu'elle n'en pourrait rien tirer, Lauriane le renvoya, en lui mettant dans la main une poignée de florins.

Clicquet retourna à sa besogne et, rencontrant les enfants du boulanger, il leur donna les florins pour jouer au palet.

Une heure après, la princesse les avisa qui jouaient avec les florins. Elle leur demanda qui les leur avait baillés.

Ils répondirent :

— Le Petit-Tigneux.

Et la princesse en fut bien surprise.

X

A quelque temps de là, le seigneur de Sebourg eut une querelle avec le puissant seigneur de la Flamengrie, et la guerre fut déclarée.

L'ennemi était en force, et le roi du Pays-Vert n'osait trop compter sur la victoire.

Le jeune prince s'apensa : « Maintenant que me voilà grand, il faut que j'aïlle à la guerre. C'est le moyen de gagner le cœur de la princesse. »

Il fut trouver les hommes d'armes et leur dit, franc comme un tigneux :

— Donnez-moi un cheval, et je vous accompagnerai.

Ceux-ci s'éclaffèrent de rire, et lui répondirent :

— Nous t'en laisserons un dans l'écurie. Tu iras le prendre, quand nous serons partis.

Quand ils furent en route, Petit-Tigneux se rendit à l'écurie et en fit sortir le cheval, qui était poussif et boitait si bas qu'il ne semblait avoir que trois jambes. Il l'enfourcha néanmoins et se rendit au fond de la forêt ténébreuse, devant le grand rocher à face humaine.

Arrivé là, il cria trois fois :

— Caillou qui biques!... Caillou qui biques!...
Caillou qui biques!...

Aussitôt l'homme de pierre sortit du Trou du Diable et lui dit :

— Que veux-tu ?

— Je veux, répondit Clicquet, un cheval de bataille qui ne bronche pas, car je m'en vais à la guerre.

— Tourne-toi et regarde, dit l'homme, et il se replongea dans le gouffre.

Petit-Tigneux se tourna et vit venir dans la drève, je veux dire dans l'allée d'arbres, un palefrenier tenant par la bride un étalon dont les naseaux lançaient du feu. A côté du cheval marchait un écuyer portant les pièces d'une armure complète : casque, cuirasse, brassards, cuissards, épée et bouclier.

A vingt passuivait une troupe d'hommes d'armes au visage de pierre, comme celui de l'homme sauvage. Leurs flamberges brillaient au soleil, mais ils n'avaient ni casques, ni cuirasses, ni boucliers. Ils étaient nus jusqu'à la ceinture, et leur poitrine était de pierre comme leur visage.

Ils marchaient serrés les uns contre les autres dans un profond silence, et la terre tremblait sous leurs pas. On aurait cru voir une troupe de statues en marche.

XI

Petit-Tigneux revêtit ses armes, donna au palefrenier son cheval à trois jambes, monta sur l'autre et se mit à la tête de sa compagnie.

Il arriva sur le champ de bataille comme la lune se levait.

Une grande partie des gens du comte de Sebourg avaient déjà mordu la poussière, et le reste commençait à lâcher pied.

Petit-Tigneux baissa la visière de son casque et poussa en avant avec sa troupe, qui ressemblait à une muraille vivante.

Les balles rebondissaient sur les poitrines, et les espadons s'y ébréchaient sans pouvoir les entamer.

Les hommes de pierre, toujours en silence, pénétrèrent dans les rangs ennemis, frappant d'estoc et de taille et écrasant sous leurs pieds tous ceux qui tombaient.

Les autres essayèrent de fuir, mais le jeune capitaine se mit à leur poursuite, et malheur à ceux qu'atteignit son épée!

Au lieu de revenir vers le roi, il prit un sentier détourné, ramena ses compagnons dans la forêt et cria trois fois :

— Caillou qui biques!... Caillou qui biques!...
Caillou qui biques!...

— Que veux-tu? dit l'homme sauvage.

— Reprends ton cheval de bataille et ta troupe d'hommes de pierre et rends-moi mon cheval à trois jambes.

La chose fut faite ainsi que Petit-Tigneux le désirait, et il s'en retourna au château sur son cheval à trois jambes.

Cependant la princesse Lauriane avait couru au

devant de son père pour le complimenter sur sa victoire.

— Ce n'est pas moi qui l'ai remportée, dit le roi, c'est un chevalier qui est venu à mon secours avec sa compagnie.

— Quel était ce chevalier ? demanda Lauriane.

— Je l'ignore. Il s'est élancé à la poursuite des ennemis, et on ne l'a plus revu.

Ces paroles piquèrent la curiosité de la princesse. Le lendemain, en se promenant du côté du fournil, elle rencontra le boulanger, et je ne sais pas pourquoi elle lui demanda des nouvelles de son mitron.

— Il est revenu, dit le boulanger, sur son cheval à trois jambes, et on a bien ri ! Ils sifflaient tous : « P'tit tigneux ! p'tit tigneux ! » comme une volée de mésanges, et ils lui disaient : « Derrière quelle haie as-tu gardé la lune des loups ? » Mais lui a répondu : « C'est moi qui ai fait gagner la bataille ! » Et l'on a ri bien plus encore.

Lauriane s'en alla toute songeuse.

XII

La princesse s'inquiétait fort de savoir qui était le mystérieux chevalier. Le roi, qui l'adorait, lui dit :

— Voici que l'hiver vient secouer sa cape de

neige, et déjà la nuit dernière une crème de glace a ridé la face du lac. Aussitôt qu'il sera gelé jusqu'au fond, j'y donnerai durant trois nuits une fête aux patineurs. Tu leur jetteras une pomme d'or, et peut-être le chevalier inconnu se présentera-t-il afin de la gagner.

L'hiver vint et on fit de grands préparatifs pour la fête. Le soir où elle devait avoir lieu, **Petit-Tigneux**, qui était excellent patineur, s'en fut dans la forêt profonde et cria trois fois :

— Caillou qui biques!... Caillou qui biques!...
Caillou qui biques!...

— Que veux-tu? demanda l'homme de pierre.

— Je veux gagner la pomme d'or de la princesse du Pays-Vert.

— Tu aimes donc la princesse Lauriane?

— Passionnément!

— Répond-elle à ton amour?

— Pas encore, mais je travaille à m'en faire aimer.

— C'est bien. Tourne-toi et regarde.

Clicquet vit encore arriver par la drève le palefrenier qui conduisait son étalon aux naseaux de feu; mais au lieu d'une armure, l'écuyer lui apportait un élégant costume de velours noir, une paire de patins et un masque de velours, avec une toque et une résille aux mailles serrées pour cacher la chevelure d'or.

XIII

Petit-Tigneux enfourcha sa monture et, suivi de son écuyer, se dirigea vers le château. Le coup d'œil était féérique. Des milliers de lampions luisaient dans les branches des arbres et formaient au lac un cadre de feu. Sur le lac, des poteaux, placés de distance en distance, supportaient des guirlandes de feux de mille couleurs. Des valets s'y promenaient avec des torches dont la lumière rouge se reflétait dans la glace.

Au milieu, les patineurs, richement vêtus, faisaient de gracieuses évolutions, allant, venant, se balançant, se dodelinant et se croisant comme des danseurs. Aux fenêtres du château tout illuminé se tenaient le roi, sa fille et les dames de la cour, emmitoufflés de chaudes fourrures.

Arrivé auprès de la pièce d'eau, Clicquet laissa son cheval à la garde de l'écuyer, chaussa ses patins et d'un bond s'élança sur la glace.

Les patineurs se retournèrent pour voir le nouveau venu. Il patinait avec autant de grâce que de légèreté. Bientôt tous les yeux se fixèrent sur lui, et les concurrents eux-mêmes s'arrêtèrent pour le re-

garder plus à l'aise. Dans le demi-cercle qu'ils formèrent, il se mit alors à dessiner, avec la lame de son patin, un beau laurier, emblème de celle pour qui se donnait la fête.

Lauriane devina sur-le-champ que cet habile et galant patineur était le chevalier inconnu.

Elle fit quelques pas en avant et jeta la pomme d'or. Tous se précipitèrent, mais Clicquet l'attrapa au vol. Au lieu d'aller saluer la roi et la cour, il partit comme une flèche, gagna le bord, enfourcha son cheval et s'enfonça dans la forêt.

XIV

La nuit suivante, il parut tout vêtu de bleu. Les patineurs firent cercle autour de lui. Cette fois ce fut le nom même de Lauriane, enguirlandé de branches de laurier, qu'il traça sur la glace.

Il saisit encore la pomme d'or et s'enfuit; mais le roi se fâcha fort de cette façon d'agir.

— Ce n'est point ainsi, dit-il, que doit se conduire un honnête chevalier. S'il revient, qu'il prenne la pomme et se sauve comme un voleur, vous vous mettez à sa poursuite, et vous nous l'amènerez de

gré ou de force, quand pour cela il faudrait le blesser.

La troisième nuit, c'est en vain qu'on attendit l'étranger; il ne parut point. La princesse était désolée. Elle recula le plus possible le moment de jeter la pomme, mais elle dut enfin se décider.

Comme sa main la lançait, un cri terrible partit tout à coup du bord du lac. Les patineurs se retournèrent et virent un grand fantôme blanc qui s'avancait rapidement vers eux. Frappés de stupeur, ils s'écartèrent pour lui livrer passage. Le fantôme ramassa la pomme d'or et fila vers la forêt, agile comme un boquet, je veux dire un écureuil.

Les chevaliers devinèrent que c'était le mystérieux patineur. Ils se mirent à sa poursuite, et l'un d'eux le serra de si près que la pointe de son épée lui érafla le bras.

Le lendemain, la fille du roi demanda encore au boulanger des nouvelles de son mitron.

— Le gars, dit-il, est dans sa chambre. Il est allé chaque soir à la fête, et il a montré à mes enfants trois pommes d'or qu'il y a gagnées.

La princesse n'y tint plus. Mettant bas toute fierté, elle s'en fut, sans faire semblant de rien, regarder par le trou de la serrure, et elle vit Petit-Tigneux qui pansait son bras. Ses longs cheveux d'or inondaient ses épaules et sur la cheminée brillaient les trois pommes d'or.

Plus de doute! Petit-Tigneux était le mystérieux chevalier: mais aimait-il la princesse et d'où vient qu'il se déguisait en garçon boulanger?

« Je le saurai, » se dit Lauriane.

XV

Cependant le printemps revint et le roi du Pays-Vert dit à sa fille :

— Il est temps de te marier; je te laisse libre de choisir l'époux qui te conviendra.

— Je prendrai, répondit-elle, celui qui m'aimera d'un véritable amour.

— Comment le connaîtras-tu? demanda le monarque.

— J'ai un moyen, repartit la princesse.

Elle fit construire dans la grande avenue du château une chaussée d'or, puis elle dit au portier :

— Celui qui poussera son cheval droit au milieu du chemin sera l'époux que j'attends; vous le laisserez entrer; mais à ceux qui passeront sur le côté, vous n'ouvrirez point la porte.

Et le roi fit publier à son de trompe qu'il avait décidé de marier sa fille, et que les prétendants pouvaient se présenter.

Ils vinrent en foule des quatre points cardinaux. A la vue du beau pavé d'or, chacun d'eux se dit : « Ce serait vraiment dommage d'y passer. Le sabot de mon cheval pourrait l'abîmer. »

Tous les chevaliers prirent donc les bas côtés ; mais lorsqu'ils arrivèrent près de la porte, le gardien leur cria à chacun :

— Passez votre chemin, myn heer ; la princesse n'est point pour vous.

XVI

Quand Petit-Tigneux ouït la proclamation, son cœur battit fort. Il s'en alla dans la forêt profonde et appela trois fois :

— Caillou qui biques!... Caillou qui biques!...
Caillou qui biques!...

— Que veux-tu ? fit l'homme de pierre.

— Je veux, dit Petit-Tigneux, le cheval le plus fringant et le plus riche habit de gala.

— Pour quoi faire ?

— Pour aller demander la main de la princesse du Pays-Vert.

— Es-tu sûr qu'elle t'aime pour toi-même ?

— J'ai tout fait pour cela.

— Ce n'est pas une raison. Au reste, nous verrons bien. Tourne-toi et regarde.

Et Clicquet vit arriver par la drève un cheval plus beau encore que les autres, et un écuyer qui apportait un splendide habit de velours vert.

Le jeune prince le revêtit, monta à cheval, et cette fois il ne laissa plus son écuyer dans la forêt. Au fur et à mesure qu'il s'approchait du château, son cœur battait plus fort. Il craignait de n'être pas agréé, et cette pensée l'absorbait tellement qu'il passa au beau milieu du chemin d'or, et arriva à la porte, sans l'avoir remarqué.

La porte s'ouvrit devant lui, et aussitôt les arbustes qui ornaient le perron frissonnèrent; sur l'escalier les fleurs s'épanouirent, et les oiseaux rares remplirent les appartements de leurs joyeux concerts.

Dans la grande salle était réunie toute la cour. Cette fois Petit-Tigneux défila sa toque à la vue du roi. Ses longs cheveux d'or ruisselèrent sur ses épaules, et c'était un spectacle si éblouissant que le soleil lui-même en fut jaloux.

— N'est-ce pas, dit le monarque, notre ancien garçon de cuisine, celui qu'ils appelaient Petit-Tigneux ?

— Oui, sire, fit Clicquet, et de plus le chevalier qui a gagné les trois pommes d'or — et il les montra — et celui qui vous a aidé dans la bataille !

Et tandis qu'il parlait ainsi, on entendit un pas pesant, comme de statues en marche ; c'était l'escorte du prince que l'homme de pierre envoyait pour lui faire honneur.

— Qui donc êtes-vous alors ? demanda le souverain.

— Je suis, répondit Clicquet, le fils du roi du Pays-Bleu.

— Rien ne s'oppose, en ce cas, à ce que vous épousiez notre fille, si elle y consent.

— Il y a longtemps, répondit la princesse en baissant les yeux, que j'ai reconnu qu'il était fils de roi.

— Il ne manque plus, ajouta le monarque, que le consentement de notre beau cousin, le roi du Pays-Bleu. Soupez ce soir avec nous, vous irez le querir demain.

Les futurs époux soupèrent l'un près de l'autre. Ils mangèrent à peine, et pourtant ce fut le meilleur repas qu'ils eussent fait de leur vie.

•
XVII

Le lendemain, dès le paître au boquet, le prince partit à travers la forêt pour aller querir le consentement paternel.

Le roi et la reine du Pays-Bleu furent enchantés de revoir leur fils, qu'ils croyaient mort, et se mirent en route avec toute la cour, afin d'assister à la noce.

Clicquet qui, bien que prince, n'était pas ingrat, les fit passer devant le Trou du Diable. Arrivé dans la clairière, il s'arrêta et cria trois fois :

— Caillou qui biques!... Caillou qui biques!...
Caillou qui biques!...

— Que veux-tu? dit l'homme de pierre, paraissant tout à coup.

— Te remercier et t'inviter à mon mariage avec la princesse du Pays-Vert.

— Es-tu sûr qu'elle t'aime pour toi-même? demanda encore l'homme sauvage.

— Puisqu'elle veut bien m'épouser!

— Ce n'est pas une raison; elle veut bien épouser le prince du Pays-Bleu, mais aimait-elle assez Petit-Tigneux pour en faire son mari?

Comme le prince se taisait, interdit :

— Nous allons le savoir, ajouta l'homme de pierre.

Il s'approcha de la Fontaine d'or, prit un peu d'eau dans le creux de sa main et en arrosa le roi, la reine, les seigneurs et les dames de la cour. Tous furent soudain changés en arbres à fleurs d'or, et là où s'ouvrait une clairière, un fourré s'épaissit.

XVIII

Un jour, deux jours s'écoulèrent, et on fut fort étonné au Pays-Vert de ne pas voir reparaître le jeune prince. Le roi envoya secrètement au château du Pays-Bleu savoir ce qui se passait. Son émissaire n'y trouva que les domestiques. Le roi, la reine, le jeune prince étaient partis depuis trois jours, et depuis trois jours on n'avait point eu de leurs nouvelles.

Le monarque fit fouiller toute la forêt; ce fut en vain. On ne découvrit nulle trace des souverains du Pays-Bleu.

La princesse Lauriane était au désespoir. Un matin, n'en pouvant plus de douleur et d'inquiétude, elle s'échappa seule du château et s'enfonça dans le bois. Arrivée au Caillou qui bique, elle s'arrêta d'instinct et comme retenue par une force supérieure.

Tout y était tranquille et silencieux, ainsi que dans une église; nul vent ne soufflait, nul ruisseau ne murmurait, nul rayon de soleil ne perçait le feuillage touffu.

La princesse s'appuya contre un ébénier aux longues grappes d'or, et promena autour d'elle un re-

gard navré. Son cœur se gonfla ; elle poussa un soupir et, pensant que son fiancé était à jamais perdu, elle laissa échapper ces mots :

— Ne te verrai-je donc plus, mon pauvre Petit-Tigneux ? Hélas ! j'eusse été trop heureuse de t'épouser, quand même tu serais resté un simple mitron !

Soudain elle crut sentir que l'arbre s'animait. Son écorce devenait tendre comme de la chair ; ses rameaux s'inclinaient vers elle ; les grosses branches se changeaient en bras qui l'entouraient. Lauriane leva la tête et, à la place de l'arbre, elle vit le beau prince aux cheveux d'or qui l'embrassait amoureusement.

Aussitôt les arbres voisins se métamorphosèrent en brillants cavaliers et en belles dames qui, tous ensemble, prirent la route du Pays-Vert.

XIX

La noce eut lieu le lendemain. L'homme de pierre y assista, vêtu d'habits magnifiques et ruisse-lant de pierreries. Il donna une partie de ses trésors au jeune prince ; mais le plus précieux fut le cœur de la princesse du Pays-Vert que, grâce à lui, Petit-Tigneux était bien sûr de posséder.

